

au sud ; on attribue ce phénomène au grand nombre de lacs dispersés dans ces cantons. Un missionnaire qui réside actuellement au Désert, et que ses travaux apostoliques ont conduit par toutes ces régions, et même jusqu'à deux cents milles au-dessus du Désert, m'a assuré que les terrains les plus riches, les plus favorables à de nouveaux établissements sont encore inoccupés. Il m'a mentionné entr'autres les cantons d'Amond et de Sicotte, à une vingtaine de milles, du Désert, sur la rive gauche de la Gatineau, comme étant quelques uns des endroits les plus avantageux pour la création de colonies importantes. Il paraît qu'il y a là une vaste plaine unie, sans un seul rocher, d'un sol fertile, couvert en bois franc. On pourrait y établir plusieurs belles paroisses. Ainsi, vous pouvez être assuré que les rapports favorables qui circulent sur les établissements de la Gatineau n'ont rien d'exagéré.

Je connais personnellement plusieurs colons des environs du Désert qui y sont arrivés, n'ayant pour tout bien que la vigueur de leurs bras et l'énergie de leur courage, et qui aujourd'hui se trouvent à la tête d'établissements prospères et avec les plus grandes chances de faire fortune. Permettez-moi de vous mentionner le nom d'un de ces braves colons. Pierre Bélanger réside à deux milles de l'Eglise du Désert, sur le bord d'un lac qui porte son nom. Il y a onze ans que Bélanger arrivait au Désert ayant pour tout bien une vache et des provisions pour un an. Avec ces faibles ressources, il s'enfonça courageusement dans la forêt et là, seul au milieu des bois, sans même avoir de chemin pour communiquer avec ses voisins assez éloignés, il met la cognée à l'arbre et commence à défricher. Après quelques années de rudes travaux, il se trouvait à ensemencer un bon printemps, 13 minots d'avoine et deux minots de blé.

Dès que Bélanger put voir, à la fin de l'été, ses avoines et son blé onduler sur la brise du lac, il commença à jouir du fruit de ses sueurs. L'automne lui souriait déjà plein d'un espoir que l'automne vint réaliser en partie. En effet, de la semence de ses deux minots de blé, Bélanger en recueillit 80 et de ses 13 minots d'avoine, pas moins de 350 minots. Depuis ce temps, il a pu vendre du blé chaque année. L'automne dernier, il a recueilli 690 minots de grains et 400 minots de patates. Cet

heureux colon habite aujourd'hui une maison convenable, il voit autour de lui une ferme bien clôturée, de bons et solides bâtiments, granges, étables, écuries. Il a 4 chevaux, 5 vaches, 6 moutons, et tout le détail d'une basse-cour complète. Cela suffit pour nous garantir que le sol qu'il a arrosé de ses sueurs n'est pas ingrat, que le colon qui saura l'exploiter avec intelligence, peut avec confiance compter sur un plein succès. La fertilité du sol n'est pas le seul avantage qu'offrent ces localités : le voisinage des chantiers assure pour le temps de l'hiver de bons salaires à ceux qui n'ont pas d'autres occupations. Ainsi les hommes ordinaires peuvent avoir facilement 20 piastres par mois et un homme avec un attelage gagne une piastre et demie à deux piastres par mois. Les chantiers assurent encore à ces colons un marché certain et avantageux pour tous les produits de leur ferme, et avant que ce marché leur fasse défaut, une voie ferrée les aura mis à trois heures de distance de la capitale.

On parle encore des mines de la rivière Gatineau. Un inspecteur et géologue du gouvernement me disait à ce propos l'an dernier que probablement les townships avoisinants la rivière contiennent en effet des dépôts de minerai peut-être considérables. De nouvelles explorations seront faites, car il paraît que le gouvernement a foi dans la richesse de ces parages.

Tout ce que je sais personnellement, c'est qu'on trouve en plusieurs endroits du plomb, de l'ocre dont on se sert pour badigeonner les maisons, et dans le canton de Cameron, de la mine de plomb [plombagine] presque à la surface de la terre. Les colons des environs s'en servent pour polir leurs poêles, c'est tout le projet qu'ils y voient.

Vous connaissez les riches mines de fer de Hull, à trois milles d'Ottawa. Elles sont en voie d'exploitation et paraissent donner de bons profits à leurs propriétaires ; mais nous serions bien en peine de dire les avantages qu'en retire le pays ou simplement le canton de Hull.

Puisque je suis à vous parler des richesses de la Gatineau, pourquoi donc ne vous révélerai-je pas ici un secret connu d'un certain nombre de personnes, mais bien discrètes, puisque les journalistes n'en sont pas encore informés. Il y a des mines d'or sur la Gatineau, chantaient en chœur tous nos journaux l'automne dernier, mais elles

sont dans un endroit caché, que les Indiens seuls connaissent, et ils n'en veulent pas desserrer les dents par scrupule de conscience.

Comment toute une tribu, les hommes, les femmes, en possession d'un pareil secret, et personne, pas même un reporter n'a pu le pénétrer.

Il faut donc croire que si parmi nous, il y a des hommes qui sont femmes, parmi ces gens-là, toutes les femmes sont hommes.

Je vous ai promis de vous révéler le fameux secret qui intrigue la presse. Je m'exécute, mais je compte sur votre plus entière discrétion : le lecteur qui s'en juge incapable ferait bien de passer outre, car c'est une trahison dont on pourrait me faire repentir.

D'abord, vous diront quelques uns, l'information des journaux n'est pas tout-à-fait exacte, ce n'est pas tous les Indiens qui savent où git le précieux métal, mais seulement le grand chef de la tribu algonquine, Antoine Pakinagalik [L'arbre frappé par la foudre] et le grand chef spirituel, le R.P. Deléage. Ce vénérable missionnaire, après vingt-cinq années de rudes travaux et de privations méritait certainement de mettre la main sur le trésor caché promis au fidèle observateur des conseils évangéliques, mais nous ne nous attendions pas à un trésor de cette nature, aussi la découverte de cette nouvelle est-elle due à nos amis protestants du Désert qui s'expliquent ainsi comme le Rév. Père, avec le peu de ressources qu'ils lui connaissent, n'ont pu faire construire cette magnifique église de N. D. du Désert vantée par tous les voyageurs.

Plusieurs canadiens de la paroisse de la Visitation peuvent nous dire eux, l'endroit précis où se trouve le trésor. Il y en a qui ont vu les lieux et ils en font la description. C'est dans une île du Grand Lac, dans les cantons de Blake et Wabisip [le canard blanc] ; entre la rivière Gatineau et du Lièvre, au fond d'une grotte obscure. Là, les lingots d'or gisent sur le sol qu'ils recouvrent tout entier ; ils sont si nombreux qu'on en pourrait charger dix canots. Toute la difficulté, c'est d'y aborder. Il paraît qu'il y a un grand diable, sous la figure d'un serpent de 300 pieds qui en garde l'entrée. Il y aurait pourtant un moyen, disent-ils ; ce serait de débaucher un prêtre à s'y rendre avec une étole et de l'eau bénite une étole pour enchaîner la bête et de l'eau bénite pour purifier cet ord' enfer.

Badinage à part, il y a des mines aux